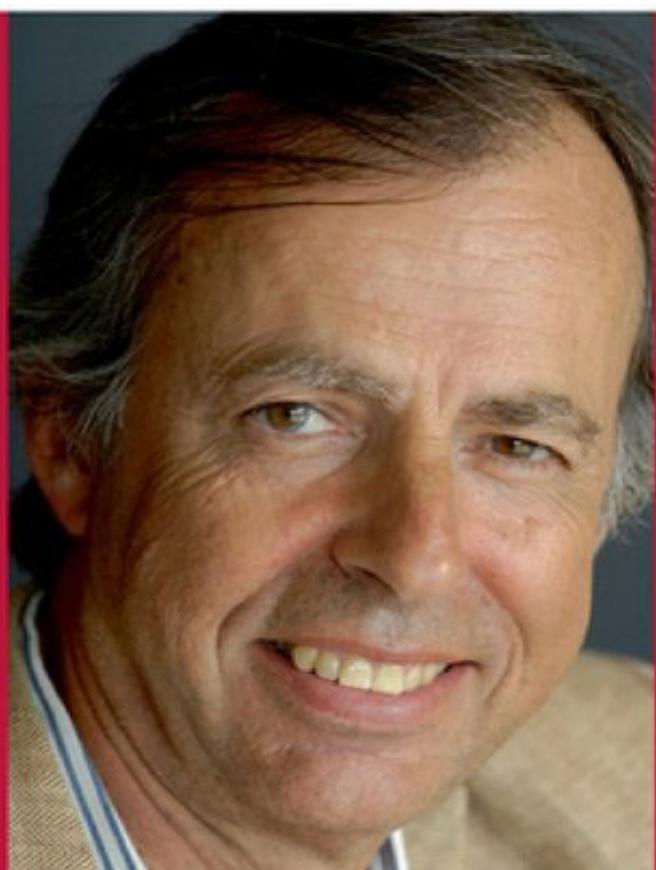


BERNARD MARIS

**L'AVENIR DU
CAPITALISME**

INÉDIT

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT



Bernard Maris
L'avenir du capitalisme
2016

« Le refus de la consommation de la vie, comme le désir d'accumuler sans trêve de l'argent, sont au cœur de l'esprit du capitalisme. Le bourgeois n'est pas un jouisseur. Il est l'homme qui remet le plaisir à demain, et ce perpétuellement. D'où la frustration permanente des consommateurs, la servitude volontaire des salariés, et le sadisme (ou la perversion) d'un système qui fonctionne sur la frustration. »

Dans ce petit ouvrage inédit, issu d'une conférence donnée par l'auteur à l'Institut Diderot, Bernard Maris analyse remarquablement les fondements et l'esprit du capitalisme : rationalisation du monde, emprise du calcul et de la technique, accumulation infinie, substitution du temps linéaire au temps cyclique... Et pose la question : sommes-nous irrémédiablement condamnés à **l'homœconomicus** ou bien capables d'autres formes de vie... bref, dépasser le capitalisme !

Bernard Maris est un économiste et écrivain français. Il fait partie des victimes de Charlie Hebdo, dans lequel il publiait ses textes sous le nom d'Oncle Bernard. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *l'Antimanuel d'économie* (Bréal) et *Et si on aimait la France* (Grasset).

Sommaire

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[Bernard Maris](#)

[L'avenir du capitalisme](#)

[Préface](#)

[Introduction](#)

[I. Le capitalisme est-il moderne ?](#)

[Le travail](#)

[La généralisation du crédit et les grands marchés](#)

[La machine](#)

[La linéarité du temps](#)

[II. L'avenir du capitalisme](#)

[La Chine et l'ubiquité capitaliste](#)

[Les sorties](#)

[CONCLUSION. Homo hierarchicus, homo oeconomicus, homo benignus](#)

Bernard Maris

Bernard Maris est un économiste et écrivain français. Il fait partie des victimes de Charlie Hebdo, dans lequel il publiait ses textes sous le nom d'Oncle Bernard. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *l'Antimanuel d'économie* (Bréal) et *Et si on aimait la France* (Grasset).

Photographie de couverture : © Radio France / Christophe Abramowitz

© Éditions Les Liens qui Libèrent pour la traduction française, 2016
ISBN : 979-10-209-0427-0

Bernard Maris

**L'AVENIR
DU CAPITALISME**

Préface de Dominique Lecourt

[ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT](#)

Texte reproduit avec l'autorisation de l'Institut Diderot d'une conférence prononcée par Bernard Maris, le 11 janvier 2010 à Paris.

Préface

L'homme qui a rédigé les quelques pages qu'on va lire a été lâchement assassiné le 7 janvier 2015 dans les locaux de la rédaction de *Charlie-Hebdo*. Les lecteurs de *Charlie* le connaissaient comme « Oncle-Bernard », titre de la rubrique dont il avait la charge.

Cela ne manquait pas de dérouter, ou d'irriter, ses collègues universitaires. Un économiste « amuseur public » ? Leur esprit de sérieux en prenait un coup ! Mais très vite, les moins sectaires d'entre eux en sont venus à apprécier son grand art d'exprimer en termes simples, et même attrayants, les raisonnements économiques.

Bernard Maris était devenu un ami. Aussi, lorsque nous avons créé, Jean-Claude Seys et moi-même, l'Institut Diderot, j'ai fait appel à lui pour traiter en une heure l'une des questions les plus controversées de l'économie politique. Il a tout de suite accepté de se soumettre aux règles du dialogue en usage dans notre cercle de réflexion. Je n'exclue pas, cependant, que les magnifiques soles à la poêle autour desquelles nous avons « négocié » à la terrasse du restaurant La Cagouille, place Constantin Brancusi, aient été pour quelque chose dans son enthousiasme immédiat... Bernard Maris était un matérialiste, au sens plein, y compris épicurien, du mot.

Bernard Maris s'était présenté sans succès sur une liste écolo, dans le 10^e arrondissement, aux élections législatives de 2002, avant de se retirer « écœuré » de toute organisation politique. Il continuait à s'interroger sur les possibilités d'être un militant sans dogmatisme. Il avait été l'un des fondateurs d'ATTAC, fameux mouvement anticapitaliste de la fin du siècle dernier ! Que mon amie Susan George me pardonne.

C'était un homme libre, un esprit libre. L'intelligence et l'humour brillaient dans son regard bleu ; mais aussi, je ne sais quelle douceur et

générosité. Il savait débattre, parce qu'il respectait ses interlocuteurs. En l'écoutant sur *France-Inter*, on était frappé de ce qu'il ne coupait jamais la parole à ceux dont il ne partageait pas les opinions. Rien à voir avec la foire d'empoigne que les radios nous présentent aujourd'hui comme des débats. Lui, cherchait à se faire comprendre pour convaincre. Il choisissait le mot juste. Il refusait l'injure ou la grossièreté et connaissait la valeur, aussi bien morale qu'intellectuelle, de l'élégance du style. On va en retrouver un échantillon remarquable dans le texte republié par les *Éditions les liens qui libèrent* à l'initiative de Henri Trubert.

Paradoxalement, Bernard Maris avait acquis ses galons d'économiste (Docteur et Agrégé) à Toulouse, au sein d'une École réputée pour la qualité de ses travaux hautement techniques de micro-économie mathématisante. Lui, s'intéressait bien plutôt aux grandes interrogations touchant à la place de l'économie dans la société. Il portait une attention toute particulière à l'épistémologie et à l'histoire de la discipline. Ses recherches l'avaient mené du côté de l'épistémologie historique, que je défendais de mon côté. Nous nous entendions pour combattre « l'économisme des économistes ».

À Paris, il persévéra dans cette voie. Lorsqu'il s'emparait d'un objet de recherche, il prenait soin d'en examiner tous les aspects. Pour lui, l'économie bien conçue devait être « transdisciplinaire ». C'était-là défendre un point de vue iconoclaste dans un milieu qui, de tradition, cultive les cloisonnements, multiplie les spécialités et les sous-spécialités, croyant se rapprocher ainsi des sciences dures... Économiste, lui-même, il lui fallait beaucoup d'humour pour se libérer des poncifs d'une profession trop influente à ses yeux dans la société actuelle. Il poussa cet humour jusqu'à accepter d'être membre du Conseil général de la Banque de France.

Il adossait donc sa réflexion à une connaissance de l'histoire des concepts aussi précise que possible. Moyennant quoi, l'humanisme critique qu'il défendait pouvait se soutenir d'un engagement intellectuel profond. Cet engagement s'exprime en toute clarté dans l'ouvrage qui restera son *best-seller*. Dans les deux tomes de *l'Antimanuel d'économie* (2003 et 2006), il s'adresse à tous ceux qui n'acceptent pas de voir l'économie réduite aux calculs. Derrière tout calcul, il y a une pensée à

l'œuvre qui lui donne sens. Redécouvrir la dynamique de cette pensée était son ambition la plus haute pour mieux la confronter aux autres sciences humaines et sociales.

Maris n'était pas un rêveur. Il avait forgé en conséquence un projet de réforme de sa discipline. Il avait engagé auprès des ministères des démarches pour créer une nouvelle section du CNU, le Conseil National des Universités, intitulée « économie et société ». La rue de Grenelle n'a, hélas, jamais donné suite

Que cet amateur de bonne chère, amoureux des arts et d'une femme remarquable, soit mort sous les balles des deux malfrats fanatisés par un certain Islam hypocritement puritain, c'était dans l'ordre s'agissant d'un humaniste convaincu grand défenseur de la Laïcité. Bernard aimait la vie ; ils l'ont en horreur. En proie à un pessimisme noir, ils se vouent au culte de la mort. Le drapeau que Bernard nous a légué est celui de l'espérance.

Dominique Lecourt
Philosophe,
professeur émérite
des universités

Introduction

« On ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré ».

ALBERT EINSTEIN

En possédant une définition du capitalisme, « la puissance la plus décisive de notre vie *moderne* »¹ selon Weber, je pourrai peut-être envisager de parler de son avenir. Mais il n'est pas facile de définir quelque chose d'aussi évident que le capitalisme. Disons d'emblée que, malgré la phrase célèbre d'Einstein, je me placerai ici d'un point de vue économique, même si le capitalisme ne peut, dans sa définition, échapper à des considérations politiques, sociologiques et surtout historiques. Où sont les marges d'un capitalisme qui paraît ubiquitaire ? Quelles sont les frontières du marché ? Et si l'homo sapiens baignait dans le capitalisme depuis la sédentarisation, la sélection des plantes et des bêtes, l'invention de la propriété ? Et si le capitalisme était tout simplement l'état social de l'humanité ? Auquel cas, la « fin de l'histoire » de Fukuyama n'aurait pas grand sens puisque le capitalisme serait simplement l'histoire. Il est probable que le capitalisme doit autant à Homère et Shakespeare qu'à Jacob Fugger et Adam Smith. Et pourtant, le capitalisme possède bien une originalité intrinsèque.

¹ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p. 11, j'insiste sur le mot moderne

I

LE CAPITALISME EST-IL MODERNE ?

A priori, non. Quelle est la spécificité du capitalisme par rapport aux autres économies ou à l'économie en général ? L'économie est un système de production et d'échange de marchandises et de services entre les humains. L'économie commence lorsque l'homme cesse d'être un simple parasite de la nature et invente la domestication des plantes et des bêtes. Autrement dit, l'économie commence avec la *rareté* qui va de pair avec l'invention du territoire privé et de la *propriété*. L'enclos, le mur, la barrière vont de pair avec une privatisation de l'échange.

En même temps naît, avec *homo hierarchicus*, la grande division tripartite à laquelle George Dumézil a consacré *Mythe et Épopée* et que l'on retrouve chez tous les peuples indo-européens : la séparation entre guerriers, prêtres et travailleurs. Les travailleurs, les producteurs libres ou, le plus souvent, esclaves, les commerçants sont le ferment du futur capitalisme et ils pratiquent ce que pratiquera toujours le capitalisme : l'épargne et l'accumulation par la constitution de *surplus*. La constitution de surplus (l'invention du *détour de production*, la mise à l'écart de forces productives pour constituer du capital, un moulin, un four par exemple) est au cœur du capitalisme. C'est la vieille métaphore de celui qui pêche et de celui qui apprend à pêcher : « pêche, tu te nourriras un jour ; apprends à pêcher, tu te nourriras toute la vie ». Avec le surplus, le temps entre dans l'économie. Le capital c'est du temps (du *temps de travail cristallisé* dirait Marx ; les grands théoriciens autrichiens du capital Bohm-Bawerk, Von Mises et Schumpeter diraient que le capital est du temps détourné de la production, du temps économisé pour gagner du temps). Pourtant, l'économie des Phéniciens, des Babyloniens, des Égyptiens n'est pas le capitalisme, même si ces civilisations connaissaient le grand commerce.

Le grand commerce (vin, céréales, huile, esclaves, or, céramiques, verre, étoffes, cuirs, poteries etc.) est la première forme du commerce¹, autrement dit le commerce est international avant d'être national : le marché est d'abord un marché international. L'invention du marché national sera très tardive². Avec le commerce international (ou inter-villes, inter-cités³, puisque la notion de Nation est très moderne) naît le concept d'*assurance*, corrélatif de la notion de *prêt à intérêt*, pratiqué par les Mésopotamiens, probablement les Phéniciens, puis par les Grecs et les Romains. A Gênes, en 1347, on trouve la trace du premier contrat d'assurance, et c'est à Gênes que naît la première société d'assurance connue. Cela signifie donc que le concept de *marché dérivé*, en apparence extrêmement moderne, c'est-à-dire l'assurance sur des variations futures de prix, est en fait aussi vieille que l'assurance elle-même.⁴ La *commenda*, qui donnera la société en commandite et, très tôt, les premières formes de sociétés par actions (on trouve une société par actions gérant les Moulins du Bazacle à Toulouse au XIII^e), expriment très vite la synergie de l'aventure capitaliste.

Quand à la *comptabilité*, elle est certainement antérieure à l'écriture même, même si la comptabilité en partie double (et avec elle ce concept fondamental qui allait empoisonner les économistes des siècles suivants, le concept d'*équilibre*) ne fut véritablement inventée que par les Italiens au XIII^e siècle. La monnaie scripturale (et le concept de chambre de compensation) est elle aussi très ancienne, et bien antérieure à l'invention de la monnaie métallique que l'on attribue aux Lydiens vers 650 av JC. Retenons donc que la finance existe bien avant le capitalisme, avec ses figures familières : le prêteur, l'assureur et le banquier. Et avec eux les holdings, les sociétés anonymes, les maisons de commerce : bref, le capitalisme financier.

Tout ce qui fait le capitalisme : la technique (les moulins précités), les surplus, l'intérêt, l'échange, le travail, l'accumulation existent de tout temps. La spéculation, le goût de l'aventure et de la prédation aussi. Et pourtant ces économies ne sont *pas* le capitalisme. Que manque-t-il pour faire ce tout jeune homme, le capitalisme, qui n'existe en fait que depuis la révolution industrielle anglaise ? Et qui est, je persiste à le croire, d'essence très différente de ces vieilles économies ? Ce n'est ni la cupidité,

ni l'appétit du gain, ni le désir d'accumulation de richesses. La soif du gain n'est pas la recherche rationnelle du profit, l'avidité, le gain sans limite n'impliquent pas le capitalisme, et encore moins son « esprit » au sens de Max Weber. J'ajoute enfin que les vieilles sociétés furent, à leur mesure, aussi destructrices que les modernes. Les Romains, pour les besoins du cirque, dépeuplèrent l'Afrique de ses bêtes sauvages. Les peuples des savanes participèrent à la naissance du Sahara. Certes, ce fut beaucoup plus lent que l'action actuelle du capitalisme sur la nature mais l'accroissement de la population humaine est toujours allé de pair avec la prédation et la destruction.

Quatre éléments manquent aux économies précapitalistes : 1) le *travail libre*, et le marché du travail ; 2) la généralisation du *crédit*, et avec lui de l'argent, du *marché* et du contrat, et aussi la *taille* des marchés et la production de masse ; 3) l'utilisation systématique de la *machine*, avec elle l'explosion du progrès technique et la soumission de la science à la technique, c'est-à-dire la *techno-science*, qui est au cœur du capitalisme contemporain. La connaissance soumise à l'utilité. Le capitalisme n'existe pas sans la rationalité, la raison appliquée ; 4) Enfin, un rapport au temps différent, le *temps linéaire* succédant au *temps cyclique*, le temps des surplus pour les surplus et de l'accumulation rationnelle succédant au temps de la reproduction. Certes, le capitaliste, l'entrepreneur capitaliste, celui qui part d'un bilan en capital, fait un projet et espère un profit pacifique, existe de tout temps. Mais il est rare, isolé. A titre d'exemple, la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales fait la moitié de ses profits par du commerce, la moitié par des actes de piraterie. Le capitalisme naît lorsque l'esprit du capitalisme habite la majorité des dirigeants, et bientôt la société tout entière, à travers le travail et la techno-science.

Le travail

Pour parler de la relation du travail et du capitalisme, deux auteurs nous guident : Marx et Max Weber. Le premier évoque l'*exploitation*, le second la *vocation*, qui s'applique aussi bien au capitaliste qu'au salarié. L'esprit du capitalisme, c'est la vocation au travail : le travail est préférable à l'oisiveté, (« *negotium* plutôt qu'*otium* »). Il implique la fin de la domination des ordres parasites (noblesse et clergé), la fin de l'activité « ignoble » et l'organisation rationnelle du travail.

A l'organisation rationnelle du travail correspond celle du capital, et même l'organisation rationnelle de la spéculation : la Bourse est le marché d'occasion des entreprises destiné aux spéculateurs et aux épargnants. La Bourse implique que la propriété du capital et la propriété personnelle soient séparées. Elle suppose la généralisation de la société anonyme, dont la particularité est une *croissance potentiellement infinie* : enfin l'homme dispose d'un élément qui, à l'instar de la Tour de Babel, peut croître jusqu'aux cieux : le capital mobilier.

Le travail est un refus de la vie comme moment d'oisiveté, de poésie, de gaspillage, de dilapidation du temps. Le travail est une *épargne de temps*, qui sera destiné à une utilisation future du temps dans la consommation. Mais ce détour proprement capitaliste – qui montre d'une certaine manière l'unité fondamentale du monde du capital et du travail (et je ne pense pas aller à l'encontre des thèses marxistes en disant cela), même si des propriétaires exploitent des travailleurs – est destiné à être détourné à son tour, et ce à l'infini. Le refus de la consommation de la vie, (« le refus de la joie de vivre », dit Max Weber) comme le désir d'accumuler sans trêve de l'argent, sont au cœur de l'esprit du capitalisme. Le bourgeois n'est pas un jouisseur. C'est là toute la thèse de Max Weber, dans laquelle s'engouffreront les psychanalystes et les philosophes, Reich et Marcuse. Il est l'homme qui remet le plaisir à demain, et ce perpétuellement. D'où la *frustration* permanente des consommateurs, la *servitude volontaire* des salariés (que l'on retrouve dans les formes ultimes de la division du travail, le « Toyotisme » par exemple), et le sadisme (ou la perversion) d'un système qui fonctionne sur la frustration et la servitude. Ajoutons, selon Keynes, la frustration des entrepreneurs, qui détournent « leur abondante »

libido et leur frustration de ne pas être des artistes dans les affaires. Et qui détournent aussi leur sadisme dans ces mêmes affaires : « il vaut mieux exercer sa tyrannie sur son compte en banque que sur ses compatriotes ».

Le travail n'est plus la création, comme put l'être le travail de l'artisan, qui s'*engage* dans son produit⁵. La création est systématisée dans le capitalisme, au même titre que la production des objets ou du divertissement (par exemple, la production de films et de téléfilms dans le « mainstream » de la culture mondiale). C'est pourquoi, contrairement à l'artisanat, le capitalisme s'adresse aux grands marchés, aux grandes séries : c'est toute la différence entre la production de carrosses (qui exige une division du travail assez compliquée) et celle des voitures. Intervient ici une dimension particulière du capitalisme, qui explique le succès actuel de la Chine : la *taille* du marché. Le capitalisme travaille pour la masse. Les grands remorqueurs qui tirent le navire capitaliste, ce sont les grandes entreprises multinationales. Le capitalisme est un système fait pour les masses.

Le travail devient ce qui fait la *valeur* de la vie (c'est la théorie de la valeur travail des économistes) ; la « besogne » (dont l'étymologie est la même que « besoin ») possède son éthique et valorise la vie de celui qui accepte sa condition. Il n'est donc absolument pas une punition, mais un moyen de satisfaire la volonté divine, que l'on retrouve déjà chez Saint-Paul : « Chacun peut faire son salut dans l'état où il se trouve placé dans le si bref pèlerinage de la vie » (Saint Paul, I *Cor* VII). Il n'y a donc pas rupture au sein du christianisme entre le catholicisme et la réforme, et Marx voyait dans le christianisme (l'homme seul face à Dieu) l'un des ferments de l'individualisme et, partant, du capitalisme.

Cette rationalisation du monde par le calcul et l'économie (« les eaux glacées du calcul égoïste » disait Marx) devait engendrer une science de la rationalité économique, appelée « Economie politique » puis « Science économique », qui n'a rien d'une science, car elle ignore l'expérimentation et est incapable d'énoncer des lois, mais qui traite de la rationalisation des actes humains.

La généralisation du crédit et les grands marchés

Le crédit, c'est-à-dire la monnaie moderne, la monnaie d'écritures, est précisément ce qui permet le détour infini de la production et la croissance infinie de l'argent, l'accumulation *ad vitam aeternam*. Le crédit permet aussi l'échange gagnant/gagnant, et non gagnant/ perdant, comme dans la vieille société. Le capitalisme est un *jeu à somme positive* : les coéchangistes gagnent simultanément parce que, grâce au crédit, la chose échangée s'accroît dans le temps : le *gâteau est extensible*, et les parties prenantes à l'échange voient leurs parts augmenter. Le capitalisme n'existe que dans ce processus de croissance indéfinie (d'extension perpétuelle du gâteau).

Il a substitué le contrat à la prédation. Le contrat (et le contrat d'argent) résout une contradiction de l'échange, du vieil échange don contre don, ou de la réciprocité du contrat liant le suzerain à son vassal, le maître au compagnon ou à l'apprenti. Dans la prédation, le prédateur est heureux, mais pas la victime. Dans le don contre don, on peut imaginer les échangistes satisfaits. Dans le contrat marchand, les échangistes font un pari implicite sur l'avenir : ils parient que leur moyen d'échange, l'argent, va augmenter. Le capitalisme propose cette chose inouïe : tu peux me prendre quelque chose, mon travail par exemple, et pourtant je serai plus riche. Et ceci n'est vrai que parce que le moyen, l'argent, est devenu la fin, parce que l'argent est devenu le gâteau, dont la consommation sera indéfiniment repoussée.

C'est la relation de Marx : A-M-A', la spirale hélicoïdale de la croissance du capital : argent, marchandise, plus d'argent.

La question du crédit et de la dette nous renvoie à celle de la *culpabilité*, de l'argent *bouc émissaire*⁶ : « Un homme ne meurt qu'une fois. Nous devons une dette à Dieu... Celui qui meurt cette année est quitte pour l'année prochaine. » (Shakespeare, *Henri IV*). L'argent possède un pouvoir libérateur. La circulation de l'argent est la circulation des dettes sur la Banque centrale. « La monnaie est tout simplement ce que la Banque centrale déclare garantir », disait Keynes. Dans le capitalisme, cette circulation des dettes ne s'interrompt jamais, et les dettes sont condamnées à s'accumuler.

Il est juste de lier la « dette » et la « faute ». Comme le dit Nietzsche : « L'humanité a également reçu en partage, avec l'héritage des divinités de la race et de la tribu, celui de la pression des dettes impayées et du désir de les liquider. » Et encore : « La notion morale fondamentale de « faute » a tiré son origine de la notion très matérielle de « dette » ». Lorsque je nais, j'ai une dette de vie : une dette envers Dieu, ou envers ceux qui m'ont donné la vie. D'après Freud, « chacun de nous est en dette d'une mort envers la nature et doit être préparé à payer cette dette ». Nous assumons cette obligation, cette dette, dont nous sommes quittes à notre mort.

Comment rembourser ? Nous remboursons par notre travail tout au long de notre vie, nous remboursons par notre vie tout simplement, puisque nous sommes quittes au moment de mourir. Si bien que nous acceptons de limiter la violence, le meurtre, le meurtre des autres, la pulsion de mort qui nous pousse à détruire, et à nous détruire en revenant au néant⁷. L'Etat acquiert le monopole de la violence. Par l'émission de l'argent, il abolit la violence des hommes les uns contre les autres et garantit la vie. En échange, il offre les titres de crédit – les signes monétaires – qui nous permettent de vivre en société. Ce transfert de la dette de vie sur l'institution souveraine (et le « souverain » est un des noms de la monnaie) est à l'origine régaliennne du droit de grâce. Le souverain, l'Etat, le prince est devenu la caution de la vie des hommes.

Plus la violence des hommes ressurgit, plus ils émettent des signes monétaires. D'où le titre d'un ouvrage écrit par deux bons économistes, Michel Aglietta et André Orléan : *La violence de la monnaie*. La monnaie contient la violence, au double sens du terme. Elle est le *bouc émissaire* après lequel la foule des hommes court, comme le taureau court après le leurre du chiffon rouge. Pour Jean-Pierre Dupuy, « le marché contient la violence » mais ce sont en fait deux réalités identiques qui renvoient à une seule : l'échange monétaire. D'où l'explication freudo-girardienne de la croissance : la croissance est celle de la violence contenue dans la dette. Et, de fait, cette violence s'exerce à partir de là non plus sur les hommes mais sur la *nature*.

Le capitalisme permet de transférer les dettes. Il est un système où les individus ne doivent rien à personne. Il n'y a plus de dettes personnelles. La monnaie est une créance sur les objets et ces créances, comme les

objets, circulent. Les dettes (les créances) sont impersonnelles car elles portent sur les choses. Le capitalisme est le moyen le plus radical d'en finir avec les dieux, avec les parents (et les enfants maintenant, puisque les dettes sont transmises aux enfants⁸), avec le don, avec la *culpabilité* liée à la dette. D'après Norman Brown, le « commerce est né de la culpabilité du péché à partager. » Il est facile ici de faire l'équation, argent, diable, culpabilité, équation que fait Luther : l'argent (le diable, la culpabilité, la faute) est le seigneur du monde. Continuons dans la métaphore freudienne : le travail est une organisation de la culpabilité partagée.

Mais voilà le problème : dans le temps du capitalisme, le temps linéaire de l'accumulation, *les comptes ne sont jamais soldés*, l'excédent ne peut jamais être la preuve de l'expiation, puisque cet excédent est condamné à croître. C'est pourquoi sur les marchés circulent de la souffrance et de la culpabilité. Pour le psychanalyste, la névrose est souvent définie comme une dette impayable. D'où l'expression « dépression économique » que Keynes liait précisément à la psychanalyse. L'accumulation capitaliste relève de la névrose.

La machine

L'utilisation de la machine permet d'accroître la productivité du travail et de rationaliser la division du travail. L'accroissement de productivité est le gain de temps. Le couple machine-travail relève de la technique. La science est désormais *commise* à servir la technique. C'est tout à fait nouveau : jusqu'au 18^e siècle, les découvertes étaient plutôt fortuites et désintéressées, en tout cas éloignées de l'utile. La Grèce sut distinguer la connaissance de la technique et de l'expérimentation. L'au-delà du capitalisme devra *briser le carcan de l'utile*.

Le capitalisme, et c'est ce qui le caractérise, désigne le moment où la *productivité* (« les forces productives ») explose grâce aux machines. Depuis, la productivité n'a cessé de croître, via la division internationale du travail ; aujourd'hui, l'Europe est un lieu où la productivité croît moins vite que dans les pays émergents.

L'économie de temps, l'épargne de temps (temps qui, détourné, constitue du capital) est au cœur d'un processus exponentiel et cumulatif : on travaille, on dilapide du temps pour économiser du temps. D'où le mythe de la vitesse qui naît avec le capitalisme,⁹ depuis le chemin de fer jusqu'à Internet. Le capitalisme a donc un rapport très particulier au temps : le temps n'appartient plus à Dieu¹⁰, il est sécularisé. David Landes prétend que le capitalisme naît en Europe parce que l'horloge, inventée par les Chinois, fut diffusée plus rapidement en Europe et parce que le temps fut sécularisé, « démocratisé » au beffroi des villes. A cette sécularisation s'oppose la critique chrétienne du prêt à intérêt, arguant qu'on ne prête pas ce qui n'appartient qu'à Dieu. Le capitalisme gagnant du temps à l'infini réalise le rêve prométhéen de se rapprocher des dieux et de l'éternité. Il est la marche asymptotique vers l'éternité. Ce n'est pas pour rien que l'accroissement de l'espérance de vie est toujours présenté comme la marque essentielle du progrès capitaliste¹¹. On ne sait pas si l'homme est plus heureux, mais on peut dire qu'il stationne en moyenne plus longtemps sur Terre. La transformation du temps en argent explique le comportement des sectes comme les quakers, les piétistes, les mennonites, « dont le détachement est devenu aussi proverbial que la richesse »¹². Ces gens vivent dans la frugalité et laissent leur capital aux générations futures qui

le transmettent aux générations suivantes etc. « Le gain est devenu la fin que l'homme se propose ; il ne lui est plus subordonné comme moyen de satisfaire ses besoins matériels »¹³. On retrouve la vieille distinction aristotélicienne entre « *chrématistique* » et « *économie* » ; la première, « l'argent qui fait de l'argent », étant proscrite par la morale. Le capitalisme a donc réhabilité la chrématistique. Chez Benjamin Franklin, faire de l'argent pour de l'argent est un « devoir ». Le capitaliste de Weber n'est pas celui de Marx, « fainéant et jouisseur », qui relèverait plutôt de l'ancienne société, il est même le contraire. C'est *l'ouvrier* de Marx, raisonnable, lucide, qui ressemblerait plus au capitaliste de Weber ou de Benjamin Franklin : l'ouvrier désireux de progresser.

A la différence de la provisoire *commenda*, de l'armement maritime temporaire où la piraterie se marie avec le commerce, l'entreprise capitaliste est pérenne. Elle est destinée à durer dans sa rationalisation du travail et l'accumulation sans fin. Le capitaliste de Max Weber n'est pas un capitaliste de coups. « Voilà précisément ce qui semble à l'homme, précapitaliste le comble de l'inconcevable, de l'énigmatique, du sordide et méprisable. Qu'un être humain puisse choisir pour tâche, pour but unique d'une vie, *l'idée de descendre dans la tombe chargé d'or et de richesse*, ne s'explique pour lui que par l'intervention d'un instinct pervers, *l'auri sacra fames*. »¹⁴. Le capitaliste est l'homme le plus riche du cimetière. Il y a répétons-le, quelque chose de morbide dans l'esprit du capitalisme.

Le capitaliste de Weber est sur ce point différent de celui Keynes, qui le présente comme un « animal sanguin », un joueur, un spéculateur, un homme à « l'abondante libido ». Keynes n'a jamais fait de différence entre le bon capitaliste, l'industriel laborieux, soucieux d'utiliser au mieux son travail, de le protéger, de le former, et le mauvais, le joueur qui tel Soros ou Keynes lui-même, joue contre la livre sterling. Le joueur compulsif de Keynes se rapproche plus du forban, du prédateur, du « capitaine hollandais qui irait en enfer pour gagner de l'argent, dut-il y roussir ses voiles »¹⁵. Que, par son travail, son enrichissement et sa vocation (*beruf*), l'homme réalise le dessein de Dieu est l'une des leçons les plus convaincantes de *L'éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*.

La linéarité du temps

Le capitalisme implique que le temps cesse d'être *cyclique* et devienne *linéaire*. Non seulement il n'appartient plus à Dieu mais, du fait de l'accumulation, il s'inscrit dans une courbe exponentielle, celle des intérêts composés ou, si l'on préfère, de la croissance. La linéarité du temps, le continuum dans l'accumulation, se traduit dans la cessation des saisons (les navires circulent été comme hiver), l'indifférenciation des journées et des nuits (les machines et les bourses travaillent le jour et la nuit). Non seulement le monde est désenchanté, car il relève de la production des hommes, il est *produit* par les hommes, mais il se trouve uniformisé. Le catholicisme a mis beaucoup d'eau dans son vin en préférant l'action à la contemplation, le labeur à l'oisiveté, le « *neg-otium* » à l'« *otium* ». Il a oublié la confession qui permettait un cycle de la vie, très humain, entre péché, repentir, pénitence, absolution, suivis derechef du péché. Le prêtre permet « *la décharge de cette monstrueuse tension qu'est le péché* »¹⁶, décharge interdite par les puritains, et qui fait du capitalisme du puritain une tension perpétuelle, une dette perpétuelle envers Dieu qui ne pourra jamais être remboursée. Ainsi se perpétuera le capitalisme dans les siècles des siècles... A la fin du travail succède le travail sans fin. Il n'est pas sûr que la *durée moyenne du travail diminue*, comme le clament les tenants du capitalisme social : si la durée *annuelle* du travail a été divisée par deux dans l'industrie depuis 1914 en France, la durée *moyenne* du travail des Français était sans doute globalement plus faible en 1914 qu'aujourd'hui, du fait de l'existence d'une énorme proportion de paysans, vivant plus ou moins en autarcie. La marchandisation du travail des femmes, la disparition de l'agriculture traditionnelle au profit de l'agriculture industrielle, même si elles ont été compensées par les conquêtes sociales et la diminution de la durée hebdomadaire du travail dans l'industrie et les services, ont probablement augmenté la durée moyenne du travail *marchand* de la population française. Nous vivons à l'époque de la mise au travail des paysans des pays émergents, en tête desquels la Chine, qui peut inonder le monde de ses objets grâce à son immense armée de réserve industrielle.

La linéarité du temps implique celle du progrès, dont le capitalisme devient la religion. A la linéarité de la croissance du capital correspond celle des besoins à jamais insatisfaits, de la frustration perpétuelle, sans quoi le capitalisme connaît une crise de surproduction. La dernière crise des « subprimes » est une banale *crise de surproduction*, la demande ne parvenant pas à écouler les surplus de la construction immobilière. C'est parce qu'on a proposé des maisons à ceux qui ne pouvaient pas les payer, que la surproduction immobilière a finalement entraîné le monde dans une catastrophe financière sans précédent. Rappelons que les Etats-Unis ne sont finalement sortis de la crise de 1929 que par une dépense publique militaire énorme, à laquelle a succédé une énorme demande interne due au boom de la voiture et au boom immobilier, ainsi qu'une demande externe due à la reconstruction des pays détruits par la guerre.

La question de la linéarité du temps capitaliste est essentielle, car le temps du capitalisme entre ici en contradiction avec celui de la nature, cyclique. L'économie (linéaire) se heurte à l'écologie (cyclique). La nature a mis deux millions d'années pour fabriquer le pétrole et l'homme un siècle pour le consommer. Pour reprendre la vieille métaphore du biologiste John Maynard Smith, si l'évolution est retracée dans un film de deux heures, *l'homo faber* n'apparaît que dans la dernière minute. Et si cette dernière minute à son tour est racontée par un film de deux heures, la domestication des animaux et des plantes n'occupe que les trente dernières secondes, tandis que, dans les quinze dernières secondes, apparaît l'écriture.

Ainsi le capitalisme a posé quatre grandes questions : le rapport de l'homme au travail, de l'homme à la technique, de l'homme au temps, de l'homme à la nature. Comment s'en sortira-t-il, s'il s'en sort ? Nous avons là la transition toute trouvée vers l'avenir du capitalisme.

¹ Même si le trafic, le commerce existe depuis l'aube de l'humanité, en témoigne le trafic des pierres polies.

² Je renvoie sur ce point au livre majeur de Karl Polanyi, *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 1983

³ Le commerce est donc « offshore » par définition : il se fait aux portes des villes, aux « marches ». Hermès, dieu du commerce, est aussi celui des portes et poternes.

⁴ Voir Pierre Noël Giraud, *Le commerce des promesses*, Paris, Points Seuil, 2009

[5](#) Voir Richard Sennett, *Ce que sait la main*, Paris, Albin Michel, 2010

[6](#) Voir Dostaler, Gilles et Maris, Bernard, *Capitalisme et pulsion de mort*, Paris, Albin Michel, 2009, pp.96 et sq.

[7](#) Dans *Totem et Tabou*, qui est constitutif de la vie en société, les frères s'associent pour tuer et manger le père qui les oppressait et monopolisait les femmes. En tuant le père, ils espéraient liquider leur dette. Ce meurtre primitif nous poursuit comme l'écho lointain du big bang social. Mais évidemment les enfants ont créé une nouvelle culpabilité, plus terrible encore, et ont déchaîné la violence réciproque. Ils ont libéré la violence déchaînée de ceux qui étaient enchaînés par le lien paternel, les frères.

[8](#) C'est le système où les parents ne doivent rien aux enfants : la preuve de leur indifférence est la terre empoisonnée et les dettes qu'ils leur transmettent.

[9](#) *Le tour du monde en 80 jours* de Jules Verne.

[10](#) Dieu qui ne peut plus, dès lors racheter la dette-péché des hommes...

[11](#) Voir la couverture du *Figaro Magazine* du 8 janvier 2011 : la vie moyenne bientôt à 130 ans et peut être un jour la vie éternelle... L'allongement de la durée moyenne de vie sur terre est la victoire quantifiée du capitalisme.

[12](#) Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p. 40

[13](#) Ibid., p. 50

[14](#) Ibid., p. 74. Je souligne.

[15](#) Ibid., p. 58

[16](#) Ibid., p. 134

II

L'AVENIR DU CAPITALISME

Le capitalisme n'est ni moral, ni immoral ; il serait plutôt laïque, se contentant de mettre en branle des énergies pour aller de l'avant sans savoir où il va. Il est le grand canalisateur de l'énergie humaine (et de celle aimablement fournie par dame Nature). Mais alors pourquoi l'Occident et non la Chine, qui a tout inventé ? Réponse facile.¹ Pourquoi les pays musulmans sont restés à coté, longtemps du capitalisme ? Réponse facile : le refus de la laïcisation du temps. Pourquoi certaines cultures d'Afrique ou d'Amazonie ont inventé les moyens de l'anti-croissance, ce refus de l'accumulation que Keynes voulait généraliser dans le monde grâce aux monnaies fondantes ? Réponse incroyablement difficile, sauf si l'on admet que, dans ces sociétés, l'altruisme et le collectif l'emportent au point de nier les individus².

L'avenir du capitalisme, c'est d'abord, semble-t-il, *l'ubiquité du capitalisme* ; sauf que les centres de production et de croissance vont se déplacer. Une fois que le capitalisme aura réalisé son travail historique, pour paraphraser Marx, que va-t-il se passer ? Y a-t-il un au-delà du capitalisme ? Ou le cycle argent-marchandise-argent continuera-t-il indéfiniment ?

La Chine et l'ubiquité capitaliste

« La Chine ou la mort », disait un représentant du patronat allemand. Indiscutablement la Chine est l'avenir provisoire du capitalisme. Par un juste retour des choses, l'Empire du Milieu, qui a tout inventé ou presque, devrait devenir la première puissance mondiale, devant les Etats-Unis, d'ici une vingtaine d'années. Il est probable que l'économie chinoise laminera les vieilles économies (américaine comprise) pour une raison très simple que connaissent bien les économistes : l'existence des rendements d'échelles dus à son immense marché intérieur. La Chine eut un talent d'inventeur, elle a un grand talent de copiste, et la mise au point et l'application des produits copiés sur son marché intérieur devrait lui donner un nouvel avantage compétitif qui contrebalancera sa perte de compétitivité due aux hausses internes de salaires.

Mais la question beaucoup plus intéressante soulevée par la Chine est d'ordre politique : la Chine mettra-t-elle fin à cette tendance, qui semblait inéluctable depuis la Renaissance, à savoir l'émergence de *l'individu sujet de droits* ? Le capitalisme exige l'individualisme, et sans doute a-t-il « surfé » sur la vague individualiste née en Europe. Mais la Chine démontre, jour après jour, que la dictature politique, le contrôle étatique de la monnaie, la soumission des entrepreneurs au parti communiste d'une part, aux marchés publics de l'autre, font un excellent ménage avec la croissance. La Chine a besoin des individus-*consommateurs*. Elle n'a nul besoin des individus-*citoyens*, et réalise l'extraordinaire prédiction de Tocqueville qui, dans *De la démocratie en Amérique*, annonçait l'émergence d'individus libres de consommer ce qu'on leur offre, c'est-à-dire une pseudo variété de produits identiques, Pepsi plutôt que Coca, Mac plutôt que PC, ou Orange plutôt que Bouygues : « la foule innombrable des hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme... » Car le pouvoir, dit encore Tocqueville, « aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir ». Pas besoin d'être grand devin pour voir que la Chine et l'Amérique vont à grande vitesse vers ce monde « apolitique » où les puissants décident de la consommation

des masses. Le nouveau capitalisme s'accompagne d'un despotisme bienveillant.

Les sorties

Les quatre grandes questions posées par le capitalisme sont, on l'a vu : les rapports de l'homme au travail, de l'homme à la technique, de l'homme au temps, de l'homme à la nature. Nombre d'économistes et de penseurs ont envisagé un aboutissement du capitalisme et la résolution de ces quatre contradictions. Citons, sans être exhaustif, deux types de sorties :

Les sorties par le haut

Marx ou la foi : la fin du travail subi et de l'exploitation des hommes, la fraternité et l'art généralisés, l'homme réconcilié avec la nature. L'abolition du temps, des contradictions et la fin de l'histoire. C'est là un message fraternel, où l'homme ne jouit que de la jouissance d'autrui, où la violence est abolie : un message « chrétien ».

Keynes ou l'hédonisme : le refus de l'accumulation, la civilisation des loisirs, de l'amitié et des arts. La monnaie fondante – « l'étrange prophète Sylvio Gesell » dont parle Keynes à la fin de la *Théorie Générale* – et la décroissance. C'est aussi le plaisir au travail (Keynes rejoint ici Fourier), la recherche de la beauté et donc de l'inutilité, en particulier le plaisir de la connaissance inutile. Là encore les quatre contradictions sont résolues.

Schumpeter ou l'éternelle tristesse : la social-démocratie à tous les étages : l'Etat-providence tutélaire et protecteur d'une foule d'individus apeurés. La 4^e contradiction, celle de l'accumulation et de la nature est oubliée.

Jean-Baptiste Say ou l'optimiste : la croissance de la productivité, le progrès technique, permettront toujours de dépasser les contraintes de la rareté dès qu'elles surgissent. De sorte que, de fait, les ressources naturelles sont « inépuisables » : beaucoup de modernes, Alain Minc par exemple, reprennent ce thème du progrès infini.

Fukuyama ou le cynisme désabusé : la fin de l'histoire est le capitalisme et le marché généralisés, accompagnés de la démocratie. Il n'est pas sûr, en fait, que la démocratie survive bien longtemps au capitalisme généralisé. On peut penser au contraire que le modèle « chinois » l'emportera. Dans cette « sortie » la quatrième contradiction est également oubliée.

Les sorties « par le bas »

Malthus ou l'éternelle pauvreté : la terre transformée en bidonville, une majorité d'humains n'ayant pas d'accès à l'eau et vivant avec un minimum de subsistances, une population régulée par les épidémies et les guerres. On peut imaginer ici une variante : *La possibilité d'une Île*. La classe supérieure définit le mode de vie, car elle suscite *l'envie* (Veblen). Mais vient un moment où les classes inférieures ne peuvent plus accéder aux biens utilisés par les classes supérieures : l'eau, la neige, les forêts, l'air. Dans *La possibilité d'une Ile* de Michel Houellebecq, l'humanité « supérieure », l'élite dirions-nous, se retranche et se clone, se reproduit à l'identique et à l'infini, tandis que des sous-hommes, rares, malades et faibles, hantent une terre dévastée. Ainsi le capitalisme a réalisé la vie éternelle de quelques privilégiés et l'abrutissement des masses.

Lévi-Strauss ou l'implosion démographique : le 13 mai 2005, Claude Lévi- Strauss, âgé de 96 ans, dans un discours à l'Académie française rappelait que les démographes avaient prévu un pic de population pour les années 2050. L'humanité, alors composée de 9 ou 9,5 milliards d'individus, deviendrait stationnaire puis pourrait décroître rapidement. « A l'échelle de quelques siècles, note-t-il, une menace pèsera sur la survie de notre espèce. De toute façon, elle aura exercé ses ravages sur la diversité culturelle mais aussi biologique, en faisant disparaître quantité d'espèces animales et végétales. » Et Lévi-Strauss de comparer les humains à ces « vers de farine qui s'empoisonnent à distance dans le sac qui les enferme bien avant que la nourriture commence à manquer ». Ainsi, l'humanité ne supporterait plus de ne plus pouvoir jouir librement de ces « biens essentiels que sont l'espace libre, l'eau pure, l'air non pollué. »

Freud ou l'apocalypse : dans la dialectique Eros/Thanatos qui définit le progrès de la civilisation et le capitalisme, la pulsion de mort finit par l'emporter. L'hypothèse de la pulsion de mort liée au capitalisme est celle que j'ai développée avec Gilles Dostaler, en reprenant les travaux de Freud, Marcuse et Norman Brown³. La pulsion de mort est consubstantielle à l'humanité, mais le capitalisme est le moment où cette pulsion se trouve canalisée dans l'accumulation. Elle se retourne donc sur

la nature (« la nature infinie » de Jean Baptiste Say) car l'homme jouit du saccage, car il est sadique. Mais il est aussi masochiste, et il jouit aussi de sa propre servitude liée au travail. En même temps, la culture et le désir de vivre et de croître tempèrent cette pulsion. Mais qui, d'Eros et Thanatos, aura finalement le dessus ? Freud, pessimiste, pense que l'humanité peut tendre vers la « termitière », métaphore de l'Etat nazi où tout le peuple (les ouvrières) est au service du guide (la Reine). Dans ce cas, la technique a totalement triomphé de l'homme et l'a définitivement asservi. Qu'il soit éternel ou non n'y change rien, il n'existe plus en tant qu'homme.

[1](#) Voir l'analyse de David Landes que j'ai évoquée précédemment.

[2](#) Voir Pierre Clastres, *La société contre l'Etat*, Paris, éd. de Minuit, 1980.

[3](#) *Capitalisme et pulsion de mort*, op. cit.

CONCLUSION

HOMO HIERARCHICUS, HOMO OECONOMICUS, HOMO BENIGNUS

Au-delà du capitalisme, il existe un monde où l'échange marchand ne régit pas la production et la répartition de ce qu'on appelle « richesses », disons plutôt des objets créés en détruisant la nature. Qu'on me permette de conclure avec le texte d'un économiste optimiste : Keynes. « Quelle extraordinaire période dans le progrès économique de l'humanité fut celle qui se termina en août 1914 ! La plus grande partie de la population, il est vrai, travaillait dur et vivait de manière peu confortable, mais elle était cependant, selon toute apparence, raisonnablement satisfaite de son sort. Le Londonien pouvait, en buvant son thé le matin, commander par téléphone n'importe quel produit de la terre entière, dans la quantité qui lui convenait et s'attendre raisonnablement à être livré rapidement à sa porte. »¹. Ce bien-être matériel n'a cessé de croître, avec la « parenthèse » des deux guerres mondiales. Keynes pensait qu'en 2030 l'humanité aurait « résolu le problème économique », c'est-à-dire le problème de la rareté et du besoin. Il croyait à la réduction de la durée du travail, à l'émergence d'une société hédoniste occupée aux arts, aux plaisirs divers, et confrontée à ce grave problème : que faire de sa liberté ? « Ainsi, pour la première fois depuis sa création, l'homme sera confronté à son problème véritable et permanent : quel usage faire de sa liberté, une fois dégagé de l'emprise des préoccupations économiques ? »². La nouvelle abondance de la société serait celle du temps libre : temps de loisir et espérance de vie. Encore faudrait-il que l'homme accepte de ne pas travailler et de jouir de son temps libre, dans des occupations artistiques, philanthropiques ou autres, peu destructrices et économes en énergie. Encore faut-il oser être libre : la concurrence (étymologiquement « courir ensemble ») propre à la

dynamique du capitalisme, veut que celui qui s'arrête disparaisse. Soit on court, travaille, produit avec les autres et l'on survit ; soit tout le monde s'arrête, et on peut espérer profiter des loisirs. Mais le premier qui s'arrête est mort. Tel est le paradoxe du dépassement du capitalisme : proposer aux hommes une activité d'invention et de création sans croissance, matérielle au moins. Est-ce possible ? Cela voudrait dire que la « concurrence » cesserait. Or la concurrence est un moyen de vivre avec les autres, même si ce moyen est la lutte contre autrui³. On peut faire la ronde ou être en compétition. La ronde est solidaire ; la course permet de purger la pulsion de destruction qui est en nous. Le monde dont rêve Keynes (et dont rêva aussi John Stuart Mill) est une société apaisée, cultivée, pratiquant le commérage et les arts. C'est la vieille idée libérale de Montesquieu, celle de la douceur du commerce. 1914 a montré que cent ans de commerce (1814-1914) plus ou moins paisible et parallèle des nations européennes conduisaient à l'horreur. 2030 c'est demain, c'est le moment où la Chine sera la première puissance mondiale, et il est peu de dire que Keynes s'est trompé. Il avait construit à Bretton Woods un système financier qui a volé en éclats. La crise de 2008 n'a rien à envier à celle de 1929, de même que la Shoah n'a pas empêché les massacres des Tutsis. « La disparition des espèces qu'on nous conte jour après jour, entre la météo et les cours de la Bourse, paraît anecdotique, un peu comme la disparition des dinosaures, bonne pour les livres. Il est donc à craindre que l'espèce humaine aussi ne disparaisse avant le capitalisme. »⁴. C'est tout le sens du plaisir lié à la destruction, de l'érotisme de la pulsion de mort, au cœur du capitalisme.

Si le capitalisme est le triomphe d'*homo oeconomicus* sur *homo hierarchicus*⁵, une sortie paisible du capitalisme, son au-delà pacifié, pourrait être le triomphe d'*homo benignus*. De même que le marchand existait dans les interstices et aux marches de l'ancienne société, *homo benignus* existe dans le système capitaliste. Il est l'homme de l'altruisme et de la gratuité, du don parfois intéressé, parfois désintéressé. L'homme des ONG, des partis, des syndicats, des associations etc. qui représentent déjà 10 % du PIB d'un pays comme la France ; l'homme de la solidarité, du travail bien fait, du logiciel libre qui se trouve être supérieur au logiciel propriétaire. L'homme qui protège au lieu de détruire, et qui trouve plus de plaisir à protéger qu'à détruire, le capteur d'images plutôt que le prédateur.

Il est le chercheur, l'homme qui ne perd rien en donnant aux autres, contrairement à *homo oeconomicus* qui perd ce qu'il vend, ou qui perd l'argent qui lui permet d'acheter. L'homme de la connaissance, notre nouvelle abondance, plus intéressé par la beauté que l'utilité. L'homme de la fin de la rareté. Il peut aussi cohabiter pacifiquement avec *homo hierarchicus* et *homo oeconomicus*, si ces deux derniers sont minoritaires. Il a triomphé de la pulsion de mort qui reste au cœur du capitalisme.

[1](#) *Les conséquences économiques de la Paix*, 1919.

[2](#) *Perspectives économiques pour nos petits-enfants*, 1930.

[3](#) C'est le message extrêmement pessimiste du libéralisme : la compétition est une ruse de la raison qui annihile les antagonismes.

[4](#) Dostaler et Maris, op. cit., p 141.

[5](#) Selon les titres des ouvrages célèbres de l'anthropologue Louis Dumont.